L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 13 février 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	50	9
Midi.....	54	11
3 P. M.....	56	12
6 P. M.....	56	12

Carnet Mondain

BALS A L'OPERA ET A L'ATHENÆUM.

FEVRIER.

13—Atlantéens.
15—Chevaliers de Momus.
19—Equipe de Protée.
20—Rex.
20—Equipe de Comus.

Pour les œuvres d'éducation et de bienfaisance.

On vient d'établir le bilan des dons octroyés pendant l'année 1911 par des citoyens américains chez qui l'amour de leur pays et le goût de leurs compatriotes éveillent des élans de générosité dignes de remarque.

M. Carnegie—toujours persuadé que l'Amérique a l'obligation de fournir à ses habitants une instruction solide et pratique — a bien voulu se défaire de trente millions en faveur de la "Carnegie Corporation", établie à New York, dans le but de "répandre la science et de stimuler l'intelligence parmi le peuple". D'autre part, Miss Wœrishoffer, une jeune fille qui avait pris ses grades à l'Université de Bryn Mawr, et qui vient de décéder subitement, a légué à ce collège de femmes près d'un million. Les contributions versées par des fidèles à leurs écoles paroissiales et aux universités catholiques ont dépassé quinze millions.

La souffrance physique semble, autant que l'insuffisance intellectuelle, toucher le cœur des milliardaires. M. James Patten, de Chicago, a offert quatre millions à ceux qui ont entrepris de lutter contre la tuberculose, deux millions à ceux qui combattent spécialement les maladies de l'enfance. M. Mitchel Valentine a enrichi les deux plus importants hôpitaux new-yorkais d'un million chacun.

Ceux que préoccupe le problème nègre ont fondé différents prix de sociologie pour encourager l'étude de la race noire. Enfin, en dehors des donations purement charitables, on évalue à plus de deux cents millions les sommes consacrées pendant le cours de l'année par des Américains qui, individuellement, s'intéressent à l'amélioration morale, physique et intellectuelle de leurs compatriotes.

Chronique Parisienne.

"L'Iphigénie" de Moréas aux Français. — L'économe "dame" du ministre.—Un énieuse publicité.—Les tribunaux comiques.

Enfin, "l'Iphigénie" de Moréas entre à la Comédie-Française. L'annonce en est officielle. Mme Louise Silvain interviewée dit à ce propos :

—Lors de notre retour d'Orient, M. Claretie nous annonça qu'il donnerait "Iphigénie" au mois d'octobre. Puis, un peu plus tard, ayant vu sans doute qu'il en avait la possibilité, il nous dit que ce serait en avril que nous pourrions l'interpréter.

"Le moment est venu. Après la pièce de M. Donnay, Mme Bartet, qui vient de jouer Alkestis, prendra possession du rôle d'Iphigénie, Silvain sera Agamemnon, Albert Lambert Achille, et moi je jouerai Clytemnestre. Nous nous réjouissons, mon mari et moi, de pouvoir faire connaître au grand public, avec nos camarades, le chef-d'œuvre de notre ami. Ce sera une belle revanche des désillusions qu'il eut jadis."

Tous les lettrés applaudiront à cette revanche posthume du grand poète qui fut à la "Gazette de France" un critique littéraire si lucide et si pénétrant, un si charmant chroniqueur.

Un de nos ministres, très millionnaire, est affligé, paraît-il, d'une épouse qui s'est rendue célèbre dans le monde parlementaire par une économie vraiment exagérée. "Paris Journal" raconte cette anecdote à l'appui :

Ces jours-ci, Mme X.... recevait des amies à son domicile particulier. Elle jugea que quelques fleurs étaient nécessaires à l'ornement de son salon et, quoique cette dépense somptuaire lui fît le cœur gros, elle envoya sa domestique chez le petit fleuriste du coin.

Après avoir longuement marchandé, la bonne se décida à l'acquisition d'une botte d'œillets de trente-deux sous exactement. Toutefois, elle eut soin de prendre la botte à condition, car, connaissant sa maîtresse, elle prévoyait la possibilité d'un "rendu".

En effet, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la servante rapportait les œillets au marchand :

—Madame a changé d'avis .. Elle trouve les fleurs trop chères cette année.

Rigoureusement authentique.

Depuis quelque temps, les passants qui circulent vers le haut de la rue de Clichy sont surpris de voir des rassemblements se former sur le trottoir.

On se précipite en disant ; — Quoi ? un accident de voiture ? un pick-pocket ? quelque malheureux qui tombe d'inanition ? On regarde et voici ce qu'on aperçoit : Au milieu des spectateurs étonnés, un monsieur en pardessus, chapeau haut de forme, raide, muet, la figure fardée, le nez rouge, s'avance à pas comptés la tête haute, les yeux fixes.

De temps à autre, il relève le bras par saccades, comme un automate, et montre du doigt, au loin, on ne sait quoi de mystérieux.... On l'entoure ; chacun se demande quel est cet excentrique personnage qui traverse ainsi les rues de Paris. On l'interpelle. Pas de réponse. Le monsieur continue sa marche, le doigt toujours en l'air, comme un somnambule. Où va-t-il ? On le suit. On arrive en face d'un cinéma et l'on a enfin le mot de l'énigme. Depuis la circulaire sur les prospectus, c'est une nouvelle réclame organisée pour attirer l'attention du public, une variété plus éloquente de l'homme-sandwich.

Quelques drôleries recueillies par "Gil Blas" dans le prétoire pour faire suite aux Tribunaux comiques de Jules Moineaux :

—A la septième Chambre, mardi dernier. L'huissier appelle d'une voix morne les affaires du rôle. A un moment, on entend celle-ci : "Pompes funèbres contre Tout Repos !!!"

—Quelques phrases rigoureusement authentiques :

Dans une improvisation chaleureuse, Me V.... dit : "Travaillant de deux bras et marchand.... des quatre-saisons, mon client....

—M. l'avocat général T.... R...

"Cet argument est une planche de salut, mais il s'évanouit sous ma main !"

—Du même, à l'audience du 23 janvier dernier, cette pensée : "Messieurs, quand on va pour assassiner un homme, on ne met pas sa veste. On la retire !"

A la dixième Chambre, M. le président Richard demande à un prévenu, que défend Me Maurice Beugnot :

"— Qu'est ce que vous faisiez avant d'être escroc ?"

"—M'sieu, j'étais limonadier !"

"—Et maintenant, vous êtes dans la limonade !"

La limonade fut.... six mois.

CATHERINE SFORZA.

Catherine Sforza, fille naturelle de Galéas Sforza, duc de Milan, la "belle tigresse", comme l'appelaient les Vénitiens, la "crudelissima virago" des chroniqueurs contemporains, a eu la chance d'intéresser à sa gloire un de ses compatriotes, le comte Pasolini, dont la famille lutta jadis d'influence en Romagne avec la sienne. Il a écrit sur Catherine trois gros volumes très documentés, que Mme Marc Hélys, la délicate analyste de la femme turque et suédoise, a réduits, refondus et traduits en un seul. Catherine, après l'assassinat de son père, fut mariée à un neveu du pape Sixte IV, Riario, prince de Forli, fils d'un cordonnier de Savone, devenu capitaine général de l'Eglise. Lâche, perfide et cruel, Riario fut assassiné à son tour. Menacée par les conjurés, qui s'étaient emparés de ses enfants, la veuve se réfugia dans une forteresse de Forli. C'est là que les historiens ont placé une scène fameuse et un beau geste. Malheureusement, les témoins occulaires ont nié cette scène, imaginée après coup, mais que Catherine ne démentit jamais, car elle était d'une belle crânerie. Secourue par le duc de Milan, elle punit férocement les meurtriers de son mari. Quand Charles VIII descendit en Italie, la dame de Forli sut se tenir en équilibre entre la France et Naples, entre Ludovic le More et les Florentins. A ce moment, elle épousa secrètement son amant Feo, pire que Riario, et qui périt, comme lui, assassiné. Elle le vengea d'une façon effroyable, faisant décapiter jusqu'à des enfants de cinq ans. Mais elle se consola bientôt (1496) en épousant Jean de Médicis, qui la rendit mère du fameux condottière Jean des Bandes Noires, et mourut prématurément de mort naturelle, chose rare à cette époque. Le cardinal Borgia avait ceint la tiare. C'était le parrain du fils aîné de Catherine, à qui, pourtant, le règne d'Alexandre VI ne porta pas bonheur. César Borgia, conquérant les Romagnes, la fit prisonnière, et, pendant quatorze mois, César la retint captive au château Saint-Ange. Enfin, le général français d'Allègre obtint sa mise en liberté et elle se réfugia à Florence. Sa fin fut triste, ses enfants et ses beaux-frères la traitèrent mal. Elle ne put reconquérir ses Etats et mourut en 1509, à quarante-six ans, laissant une renommée égale à celle des plus illustres héroïnes de la Renaissance.

ARRESTATION TRAGIQUE

Assassinat d'un Gendarme. Suicide de deux assassins.

Paris, 2 février.

Il faut en prendre son parti. Nous voici revenus aux temps que l'on croyait révolus, où d'audacieux bandits, armés jusqu'aux dents, parcouraient les grandes routes, terrorisaient les campagnards, arrêtaient, l'escopette au poing, voitures et diligences et tenaient, tragiquement, la maréchaussée en échec. Les bandits modernes ont seulement un peu perfectionné les moyens d'action de leurs prédécesseurs. Ils vont en automobile, s'échappent en chemin de fer, s'arment des revolvers les plus rapides. Car ils savent rendre hommage au progrès.

Mais la sécurité n'est plus nulle part, ni dans la rue, ni dans les campagnes. Et les criminels, pris sur le fait, n'essayent même plus d'échapper par la fuite. Ils se défendent, ils attaquent, ils tuent. Pour leur sécurité peut-être. Pour le plaisir, surtout. Et c'est ainsi qu'un malheureux brigadier de gendarmerie, victime de son devoir, a trouvé hier la mort sous la balle d'un scélérat près d'être appréhendé et que lui ou son complice avaient déjà blessé deux personnes.

L'odyssée de ces bandits dénote une audace extraordinaire. Nul roman policier n'eût osé, peut-être, combiner une aventure aussi incroyable que la leur. Au reste, voici les faits :

Un employé de la gare, à Orléans, apercevait, vers deux heures du matin, deux individus qui, dissimulés dans les ténèbres, pénétraient dans les locaux de l'économat. Tandis qu'il courrait prévenir le chef de gare, les malfaiteurs avaient forcé la porte et fracturé les tiroirs de la caisse d'où ils tiraient 150 francs.

L'arrivée du sous-chef de gare, M. Reymondie, suivi de plusieurs employés, les dérangeait de leur travail. Ils s'enfuirent, suivis de près, en déchargeant, bien entendu, leurs revolvers. Le sous-chef de gare tomba, atteint à la cuisse. Un autre employé, M. Martin, fut aussi légèrement blessé. Profitant du désordre les criminels purent gagner le large avant d'être rejoints. Ils poursuivirent leur course jusqu'aux Aubrais où passent les grandes lignes. Et ils montèrent dans le train qui, à deux heures cinquante-six minutes, file dans la direction de Paris.

Immédiatement le chef de gare, par télégraphe, avait donné l'alarme. Sur toute la ligne, les chefs de station furent prévenus de ce qui s'était passé, de telle sorte qu'ils pussent exercer, à chaque arrêt, la surveillance la plus exacte. A l'arrivée à Etampes du train qu'avaient pris les bandits, l'attention des gendarmes fut donc attirée par les allures embarrassées d'un voyageur. Ce voyageur n'avait pas de billet—si ce n'est cependant pour le parcours de Limoges à Saint-Sulpice-Laurière. Ceci était louche. On le conduisit dans le bureau du sous-chef de gare. A peine en avait-il franchi le seuil qu'il sortait un revolver de sa poche et se brûlait la cervelle.

Mais tandis qu'on s'inquiétait de ce mystérieux voyageur, deux individus avaient brusquement sauté du train et pris la fuite en escaladant une barrière. Le brigadier Darnoy, accompagné d'un de ses hommes, leur donna aussitôt vivement la chasse dans la campagne. Cependant l'un d'eux avait tiré son revolver. Un coup partit, puis un autre.... Atteint d'une balle en plein cœur, le brigadier Darnoy tomba raide mort.

Tandis que quelques paysans attirés par la détonation s'empressaient autour de lui, l'autre gendarme se lançait à la poursuite de l'assassin et de son compagnon. Il tira plusieurs balles sans les atteindre. Mais il les serrait de près. Vers les marais de la Juine, le meurtrier du brigadier, se voyant sur le point d'être pris, tournait son arme contre lui-même. D'une balle dans la tête il se faisait justice. Son compagnon put disparaître dans les bois, où la poursuite devenait impossible. Mais quelques heures plus tard, le gendarme Vérot, de la brigade de Chamarande, le faisait prisonnier aux environs de la gare d'Etrechy.

Il a déclaré se nommer Oscar Wild, né au Canada en 1881, exerçant la profession de monteur sur métaux. Tout porte à croire que ce n'est là qu'un nom supposé.

L'arrestation du prétendu Oscar Wild avait excité dans Etréchy une très vive émotion. Les gendarmes ont eu le plus grand mal à mettre le misérable à l'abri des colères de la foule tandis qu'ils le conduisaient à la gare. Oscar Wild a été incarcéré à la prison d'Etampes.

Quant au mystérieux voyageur qui s'est donné la mort dans le bureau de la gare d'Etampes, est-il complice des bandits d'Orléans ? La chose paraît maintenant très douteuse. Sur le cadavre on a trouvé un livret militaire au nom de Jean Pascal, né en 1883, dans la Haute-Vienne. On incline, par contre, à penser que cet homme pourrait être l'auteur d'un autre crime. Dans la nuit du 29 au 30 janvier, à Chalus, dans la Haute-Vienne, M. de Mangeon, ancien maire de Saint-Sulpice-Laurière, et Marguerite Andrieux, sa domestique, étaient assassinés. Le suicidé d'Etampes, si c'est lui le coupable, aura sans doute cru les gendarmes qui l'interrogeaient porteurs d'un mandat d'arrêt lancé contre lui. Dans son affolement, il se serait fait justice. Hypothèse, sans doute, mais assez vraisemblable.

A la nouvelle du drame, M. Steeg, ministre de l'intérieur a adressé au préfet de Seine-et-Oise une dépêche le chargeant d'être "auprès de la famille du brigadier de gendarmerie Darnoy, l'interprète de la douloureuse sympathie du gouvernement et de l'assurer de sa sollicitude."

Le radium pour les pauvres.

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs des applications thérapeutiques de divers composés du radium.

La découverte de ce corps merveilleux a ouvert un champ nouveau à de multiples recherches médicales et chirurgicales, recherches malheureusement limitées par la difficulté qu'éprouvent les savants à se procurer la matière première.

Le docteur Henri de Rothschild, que son maître, le professeur Fournier, avait engagé, il y a plusieurs années déjà, à s'intéresser à ces études, fut frappé des résultats obtenus, notamment pour la guérison ou l'amélioration de certaines tumeurs cancéreuses jugées incurables par les chirurgiens, et chercha en conséquence à se procurer du radium pour employer le nouveau remède dans sa polyclinique à Paris.

La rareté du produit était telle que pour en obtenir des quantités suffisantes, il fut obligé de s'intéresser à la création d'une usine de traitements de minerais à laquelle, par avance, il acheta la majeure partie de ses produits futurs. C'est ainsi qu'il est, dès à présent, en possession de quantités de radium lui permettant d'organiser dans son hôpital le traitement de certaines affections, pour lesquelles des expériences incontestables et des résultats dès à présent acquis permettent d'affirmer que le radium constitue un agent thérapeutique des plus efficaces.

Il a eu la bonne fortune de s'adjoindre comme principal collaborateur M. le docteur Dominici, qui s'est, depuis plusieurs années déjà, spécialisé dans l'étude de ces questions et dont la compétence en cette matière est bien connue du monde médical.

Le docteur Dominici, qui sera assisté de plusieurs savants, parmi lesquels le docteur Chéron, aura chaque semaine à la polyclinique Henri de Rothschild une consultation pour les indigents.

La polyclinique possédera bientôt un nouveau laboratoire où seront poursuivies des études physiques, chimiques et bactériologiques se rattachant à celles des propriétés thérapeutiques des produits radioactifs. Un bulletin résumera les travaux cliniques et de laboratoire.

Souhaitons que la généreuse initiative du docteur Henri de Rothschild soit fertile en résultats pratiques et contribue à la découverte de nouvelles applications médicales et chirurgicales de ces corps mystérieux dont l'étude a déjà jeté le trouble dans bien des notions scientifiques.

M. Massenet à Monte-Carlo.

M. Massenet, complètement remis de l'indisposition qui l'avait tenu à la chambre durant quelques jours—une crise de douleurs néphrétiques — est parti pour Monte Carlo, où il dirigera les répétitions de son œuvre nouvelle, "Roma," dont la première aura lieu ce mois-ci. Avant de se mettre en route, l'illustre compositeur a rendu visite à M. Léon Bérard, qui, il y a quelques années, preparait pour son "patron" Me Raymond Poincaré — le dossier du trust des théâtres, et contribuait ainsi à la retentissante victoire que remporta le grand avocat. Et M. Massenet n'a pas manqué de remercier le jeune et distingué surintendant d'avoir si bien soutenu la cause des auteurs et des compositeurs.

Théâtre de l'Opéra.

En raison des bals qui se donnent cette semaine au théâtre de l'Opéra la prochaine représentation est renvoyée à vendredi, avec à l'affiche *Lucie de Lammermoor* et le ballet *Gretna Green*.

Samedi, soirée de gala, *L'Africaine*.

ORPHEUM.

Le nouveau programme inauguré lundi après-midi à l'Orpheum obtient, comme tous ceux qui l'ont précédé, depuis le commencement de la saison, un succès complet.

Un nombreux public a assisté aux deux représentations d'hier et tous les numéros ont été longuement applaudis.

TULANE.

La troupe du Tulane, à la tête de laquelle se trouve l'éminent acteur Francis Wilson, triomphe véritablement dans "The Bachelor's Baby," une des plus amusantes comédies qu'il soit possible d'imaginer.

Tous les rôles sont tenus avec une perfection rare.

Matinée samedi.

CRESCENT.

"The Rosary," le beau drame qui tient l'affiche cette semaine au Crescent, a été joué hier en matinée et le soir devant deux salles bien garnies.

Une seconde matinée sera donnée jeudi.

Revue des Deux Mondes

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—
Livraison du 1er février 1912

I.— Madeleine Jeune Femme, cinquième partie, par M. René Boylesve.

II.—Au Couchant de la Monarchie —La Visite en France de l'Empereur d'Autriche, par M. le marquis de Ségur, de l'Académie française.

III.—Une Philosophie Nouvelle. —M. Henri Bergson.—I. La Méthode, par M. Edouard Le Roy.

IV —Lettres et Fragmens Inédits d'Eugène Fromentin.

V. —Bismarck et la Papauté.—La Paix (1878-1889).—I. Les Premiers Pourparlers.—La Retraite de Falk (1878-1879), par M. Georges Goyau.

VI —Le Miracle Hellénique.—II. Déméter et Perséphone.—Le Dionysos des Mystères et la Tragédie, par M. Edouard Schuré.

VII.—La Flotte Aérienne Française, par le commandant Paul Renard.

VIII—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie Française.

IX —Bulletin Bibliographique.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 5 Commencé le 8 février 1912

LE

Chasseur Maudit

GRAND ROMAN INEDIT

Par ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

II

Suite.

—Non, ça ne me regarde pas ; je travaille en amateur, platoniquement. Mais je découvre le gibier, j'évente sa piste, je déduis les causes du meurtre, je tiens la vérité enfin, je suis heureux comme un roi, lorsque l'enquête officielle me prouve que j'ai raison.

—Que fait la peinture pendant ce temps ?

—La peinture ? Elle chôme, et ça n'en vaut que mieux, car ensuite je m'y remets avec plus de cœur.

—Vous ne travaillez donc que pour votre plaisir ?

—A peu près, j'ai la chance de posséder une petite fortune dont je vivote.

—En effet, c'est une chance. Etre libre moralement, travailler à ce qui vous plâît, par goût, non par métier. Mais.... oh ! que c'est drôle !

L'exclamation poussée par Françoise s'expliquait. A l'endroit où avait surgi l'inconnu, tout à l'heure, une porte bâtarde était percée dans le mur d'enceinte des Chartrettes.

—Donc l'homme est sorti par là, et il venait de chez M. Saint-Cyran ! déclara le peintre.

Il faudrait savoir si les gens de service usent de cette sortie. Pour où aller ? Cela donne sur la pleine campagne, la forêt plutôt, puisqu'elle commence tout de suite après la Morinière.

—En tout cas, si on sort de ce côté ce n'est pas souvent. Dites-moi, puisque vous avez la chance d'être l'amie des Saint Cyran, rôdez dans le parc sous couleur de vous promener, venez ici et examinez les lieux.

—Volontiers si je le puis.

Maintenant, cher monsieur Salcède hâtons le pas, car l'heure s'avance et je voudrais faire un peu de toilette avant d'aller dîner. Nous nous plaignions que notre promenade fût sans intérêt, et subitement les incidents surgissent.

C'est captivant, j'avoue que je commence à être piquée au vif. Ai-je bien vu hier, le "Chasseur Maudit ? Je suis curieuse d'en avoir le fin mot.

—Cherchons, nous trouverons peut être. Voulez-vous que je vous accompagne jusque chez vous ?

—Non, jusqu'à la grande porte seulement.

—Ça me ferait plaisir.

—A moi aussi, mais nous bavarderons encore, et je suis en retard.

—Alors dès demain nous commencerons les séances pour votre portrait ?

—Oui, entendu !

—Je ferai un chef-d'œuvre, vous savez ?

—Je n'en doute pas !

Salcède remarquait à part lui que sa compagne devenait nerveuse, et qu'elle ne soutenait qu'avec peine la conversation.

Elle était préoccupée par une idée fixe. Laquelle ? Il eût été impoli de questionner. C'est pourquoi bientôt entre les deux camarades le silence tomba, un silence presque angoissant.

A l'endroit convenu ils se séparèrent, en se répétant :

—A demain !

Et tandis que le peintre regagnait lentement sa demeure, Françoise d'un pas hâtif marchait vers la sienne, murmurant à mi-voix :

—Quel était cet homme ? Quel était cet homme ? Pourquoi s'est-il enfui à notre aspect ? Il est grand comme l'autre.

Cependant, arrivée chez elle, elle s'efforça de ne plus songer qu'à sa toilette.

La chaumière était déserte, pas de Gertrude. La vieille femme devait faire des provisions au Chêne-Rouge sans doute, ou bavarder avec quelques commères.

Elle avait laissé les fenêtres ouvertes, signe qu'elle allait rentrer d'un moment à l'autre.

En pénétrant dans sa chambre, la jeune doctoresse remarqua sur le couvre-lit un large papier blanc. Surprise elle le prit, regarda, et devint toute blanche.

Voici ce qu'il y avait de tracé en gros caractères sur la feuille de papier.

"Imprudente! Ecoutez cet avis, ou prenez garde. Tout ce qui touche à la Morinière est maudit! Eloignez-vous de la Morinière ou vous mourrez!"

Qui, à la place de Françoise, n'eût ressenti le léger frisson à fleur d'épiderme dont elle fut parcourue?

On a beau être très raisonnable, et se dire qu'on vit au siècle de la lumière et du progrès, ces choses-là sont toujours infiniment désagréables.

Un grand moment notre amie demeura interdite, assise sur le bord de son lit, relisant le mystérieux papier.

Elle s'expliquait sans peine la manière dont il lui était parvenu.

Voyant la fenêtre ouverte, le messager avait franchi la haie et pu sans encombre déposer cet avis.

—Décidément, songea la jeune femme, ce pays est loin d'être aussi tranquille que je l'imaginais. Les personnes qui vivent seules ou à peu près comme moi, courent des risques.

Je conférerai demain avec M. Salcède, et ferai ce qu'il me conseillera. Somme toute, ce n'est point encore une menace, c'est ce qu'on appelle une sommation sans frais. Mais comment a-t-on su que je m'occupais de la Morinière ?

Parbleu ! l'homme, l'homme que nous avons rencontré. S'il se doutait à quel point le domaine et tout ce qui s'y rattache m'est indifférent, il n'eût pas pris tant de peine !

Gertrude rentrait.

—Y a-t-il longtemps que tu es sortie ? interrogea Françoise.

—Peut-être une petite demi-heure, pas davantage.

—Evite dorénavant de laisser rien ouvert. La maison est presque sur le bord de la route, la haie est facile à enjamber.

Vois-tu qu'en rentrant tu trouves un cambrioleur en train de vider nos tiroirs ?

La paysanne leva les bras au ciel et les yeux aussi.

—Vous avez bien besoin de me raconter des affaires pareilles. Maintenant, sûr, je ne dormirai plus tranquille..... Est-ce que vous avez entendu quelque chose ? Il y a des vagabonds par chez nous ?

—Mais non, mais non, vieille radoteuse. Je trouve simplement que tu es trop imprudente, et je et fais de sages exhortations.

En attendant, aide-moi à m'habiller, cela vaudra mieux que de geindre.

Françoise passa une jolie robe de broderies blanches sur laquelle elle mit un long manteau de drap gris dont elle se drapa comme d'une cape espagnole.

Ensuite, elle jeta un regard à sa glace et fit une moue approbatrice.

—Allons, pas mal ! Toutes ces émotions n'ont pas laissé de traces sur mon visage. Espérons que j'en serai quitte pour la peur et que ce "Chasseur Maudit" me laissera tranquille dorénavant.

La jeune doctoresse en ce moment du moins était obsédée par une autre préoccupation, celle de rencontrer le mari de son amie, ce Jacques Saint-Cyran, qui l'intriguait si fort, et celle de dissimuler à Francesca ses impressions.

En arrivant aux Chartrettes son premier soin fut de monter voir le petit René pour lui faire de nouvelles injections du sérum frais qu'on avait envoyé quérir à Paris.

Elle fut satisfaite de l'état dans lequel elle trouva l'enfant. Peu de température, l'écoulement des mucosités se faisant de manière normale, et grâce au sérum, le sang en bonne voie de purification.

D'ailleurs, René avait repris toute sa gaieté. Il s'habituait à sa canule qu'il nommait plaisamment une trompette parce que cela faisait du bruit quand il respirait, et il avait joué dans son lit une bonne partie de l'après-midi.

Dolorès exultait. Autant il y avait de défiance hostile au fond de son regard la veille, quand elle s'était aperçue que le "docteur" était une femme, autant on pouvait y lire de reconnaissance, presque de tendresse aujourd'hui.

Cette jolie créature dans sa robe blanche, lui apparaissait comme une envoyée de la Santissima.... venue en son nom pour y accomplir un miracle.

En ce qui concerne Francesca, c'était le complet ravissement. La mère et l'amie éprouvaient une pure joie, et la doctoresse avait bien du mal à lutter contre l'Espagnole enthousiaste qui ne